

Jacques Brault
À la recherche d'un lieu commun

G.-André Vachon

Volume 13, numéro 1-2, avril 1977

Le lieu commun

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036650ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036650ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vachon, G.-A. (1977). Jacques Brault : à la recherche d'un lieu commun. *Études françaises*, 13(1-2), 181–188. <https://doi.org/10.7202/036650ar>

JACQUES BRAULT

À LA RECHERCHE D'UN LIEU COMMUN

G.-André VACHON

*... the mint of dirt,
Green barbarism turning paradigm.*
Wallace Stevens

Toute image, sitôt que née, court à sa perte. Et tous les mots sont des images, que je les surprenne aux colonnes du dictionnaire : *abaca, abaisse, abaisser, abandon, abaque, abasourdir*, ou aux premières lignes du dernier recueil de Jacques Brault :

On appelle ça la vie
le chasse-nuit le hibou
de plein jour
il ne cherche pas les routes

La première série n'est pas moins poétique que la seconde : pour que poème il y ait, il est nécessaire, et amplement suffisant, que des mots se suivent, et qu'un effet de hasard vienne rompre, avec précision, la chaîne du discours en train de s'esquisser. D'où la moderne habitude du poème court. Un seul effet de rupture — qui pourra se ramifier, vers ou prose, en un simulacre de discours ou de récit — et voilà tout le

poème. Puisqu'il n'a rien à dire, à décrire, à raconter, il sera instantané, comme l'image, née du hasard, à quoi est suspendue sa grappe de mots.

Or, Jacques Brault renoue délibérément avec l'antique tradition du poème long. C'est qu'il a quelque chose à dire. Et *l'En dessous l'admirable*¹ n'est rien de moins qu'une *Comédie*, un traité *De la nature des choses* : un poème didactique.

En premier lieu, dénoncer l'illusion linguistique, qui prend le langage pour un instrument de communication, le monde, pour un lieu de communion — comme si le Lieu commun tombait sous le sens. Mais le plus modeste des poèmes n'a pas d'autre fonction, la poésie n'a pas d'autre sens, que de démontrer fausse cette vérité reçue. Tous les poèmes du monde crient : que le monde n'est pas, que le langage est un faux. Si *abandon abaque abasourdir* constitue, pour ainsi dire, un poème minimum, c'est qu'entre ces mots, contre toute attente, des liens, autres que de simple contiguïté, se sont établis, du fait de la lecture ; du simple fait de leur disposition sous l'œil d'un lecteur. Le poème minimum résulte du rapprochement de deux, trois mots, choisis au hasard :

On appelle ça la vie
le chasse-nuit le hibou

Avant leur insertion dans le poème, rien ne prédispose *chasser* et *nuit* à former un couple, ni *hibou* à composer avec eux une espèce d'être ternaire, partiellement contradictoire ; ni, sur la lancée de ces quelques mots, *plein jour*, *chercher* et *route*, à prendre la relève d'un sens de plus en plus aléatoire, à mesure que les mots s'ajoutent aux mots, les vers aux vers. De sens, les quatre premières lignes de *l'En dessous* n'ont que celui, orienté de gauche à droite, de la lecture : ce texte est parfaitement lisible, malgré qu'il soit impossible de combler le hiatus qui sépare la première ligne, des trois suivantes, ni, dans la deuxième, de préciser le rapport (d'homologie ? d'opposition ?) qui intervient entre *le chasse-nuit* et *le hibou*. Il réalise l'impos-

1. Jacques Brault, *l'En dessous l'admirable*, coll. « Lectures », Presses de l'Université de Montréal, 1975, 52 p.

sible : la présence d'un sens, en l'absence de toute signification. Entre *la vie*, *le chasse-nuit* et *le hibou*, comme entre *abandon*, *abaque* et *abasourdir*, un courant circule; un courant qui n'est rien; rien qu'un filet de vivante énergie, fournie par le lecteur, et qui tient ces mots ensemble, sans autre but ni résultat que de les faire tenir ensemble, et sans le moindre espoir qu'ils parviennent jamais à représenter un quelconque fragment de ce qui, dans les replis du cerveau ou dans l'univers des objets, se désigne soi-même du nom de « monde », de « vie » ou d'« expérience humaine ».

Prodige! Des mots se suivent, assez nombreux, juste de quoi former un simulacre de phrase, et bien qu'ils n'aient aucune signification, se laissent lire; même : ils appellent, imposent, exigent une seconde lecture, plusieurs lectures successives, des lectures à l'infini s'engendrant, s'exigeant l'une l'autre. Ces mots qui ne disent rien :

On appelle ça la vie
le chasse-nuit le hibou
de plein jour
il ne cherche pas les routes

et ceux qui les suivent :

mais les sentiers à demi
rongés de larmes sèches
un vent noir de ses espadrilles
y court dans sa foulée
rit de ceux-là qui
croient toujours en
mourir

sont plus lisibles que le journal quotidien; déclenchent, plus efficacement qu'aucun objet de la classe des Imprimés, une certaine fringale, soif, envie, un certain désir, qui, envie de lire rien que pour lire, n'est peut-être que soif de la soif, désir du désir. Et Désir, c'est l'interminé, le sans visage et sans nom; le Hors de tous ordres, classes, embranchements, espèces.

A nom, cela seul qui a rang et place dans l'Ordre, dans cet emboîtement de sous-classes et de sous-espèces qu'est le Langage, et son illusoire reflet, le Monde. Écrire *hibou*, c'est évo-

quer, autour d'une bien fugace image, l'absence, parmi le règne animal, de telles catégories et sous-catégories qui ne correspondent point à celle des « rapaces », et « strigidés ». Écrire *hibou*, c'est ne rien dire, et du même mouvement, perpétuer l'illusion voulant que quiconque parle ou écrit, automatiquement, obligatoirement et très clairement dise quelque chose. Inclus au poème, *hibou* coupe court à ce petit manège. Il n'a ni l'intention ni la velléité de désigner tel volatile de nos forêts. Le voudrait-il, qu'il en serait en partie empêché par les autres mots de la série fournie par la lecture. Le *hibou* est bien un oiseau de *nuît*, et qui *chasse*. Mais le *chasse-nuît* semble bien désigner le contraire du hibou, et d'autant qu'il semble se mouvoir dans le plein jour. Mais rien ne dit qu'il faille rapporter ces mots à *chasse-nuît*, et d'autant que ce chasseur de plein jour semble lui-même contradictoire : *il ne cherche pas les routes...* Mais celui, en moi, qui lit, n'est même pas effleuré par ces questions : portée sur le *i* de *vie*, de *nuît*, de *hibou*, sur le *ou* de *hibou*, de *jour*, de *routes*, la lecture file, sans accident, du premier mot du poème jusqu'au dernier.

Le poème mime ce qu'il dit, ce qu'il semble dire. Un Oiseau de jour, aussi fermement établi dans la lumière que le hibou dans l'obscur — vrai hibou de jour — et chasseur, mais insoucieux des pistes et sentiers qui mènent à sa proie : la raison ni l'imagination ne le conçoivent. Le lecteur, dans l'instant où il lit, est pourtant cet Oiseau même : il plane sur les mots et se rit des difficultés, contradictions, apories sans cesse renaissantes, sur le plan dit de la signification. Je lis : je plane, je ris des questions et problèmes qu'ailleurs l'on persiste à poser. Le poème a simplement mis hors d'état de nuire : l'intelligence et l'imagination ; de nuire à la lecture ; à une certaine poursuite du sens, hors de toutes catégories. Expérience impossible ? Mais qu'est-ce que le possible ? l'impossible ? L'intelligence sait-elle, elle-même, ce que désignent ces mots, qui précisément ne sont que des catégories. Le poème, là-dessus, n'a rien à déclarer. Il fait, il réalise — ce qu'ailleurs l'on persiste à déclarer impossible.

En un sens, tout poème, tout fragment de langage poétique, est didactique. Il laisse le lecteur, la plupart du temps à

son insu, persuadé d'une seule chose : tout ce qui est justiciable d'un nom, et de ce fait est partie du monde et de la société, en un mot : l'être, n'est rien ; le non-être, qui n'est nulle part repérable, qui ne répond à nom connu : est tout. Jacques Brault le rappelle, dans une page de prose qui occupe le centre de son poème, et s'appuie sur un mot d'Hölderlin :

Ce que nous sommes n'est rien,
ce que nous cherchons est tout ;

sur un fragment de Lao Tseu :

L'être donne des possibilités,
c'est par le non-être qu'on les utilise.

Cette page partage en deux volets le poème : descente aux enfers de *l'En dessous*, et reconnaissance du vrai visage de celui-ci, de son vrai nom : *l'Admirable*.

Le poème n'a pas d'autre fonction que de réduire l'esprit à l'état de lecture, de mouvement, d'errance entre cet objet et cet autre ; de le dépandre de toute image, de tout signe d'objet ; de le ramener à la pure essence de lui-même : non-objet, pure instance, instant, moment posé *entre* tous objets, et comme à l'écart de tous. Si l'esprit est, entre toutes choses, ce qui lit et relie, c'est qu'il est, de toute chose, l'en-dessous, la face noire, le non-être. « Ici, le rien règne et repose », écrit Jacques Brault, au bas d'une page de prose, didactique, qui annonce l'un des développements poétiques les plus nets du recueil :

Dans ce pays personne mutisme de rigueur
aucun rire ni brisure
l'horizon est terreur
du tout présent prégnant sans figure
l'aujourd'hui n'a pas de sens pas de sexe

L'esprit croit être, être quelque chose. Son identité, il croit la tirer de la face éclairée des choses, qui arbore toujours un nom d'objet : celui de main ou d'œil, de désespoir ou d'espérance, ou quelque nom de fleur, rose, coquelicot. La poésie :

l'espérance fermait ses yeux coquelicot

pulvérise d'un coup ses points de repère. Un seul vers, et voici renvoyés dos à dos espoir et désespoir, débauche de couleurs et

noir absolu. C'est bien la fin de l'espérance : elle ferme les yeux. Mais ces yeux sont coquelicot ! Impossible de prendre ce mot pour une simple interjection. Plus nettement que l'image de l'espérance, il interjette celle de la saison qui découpe, installe, assoit toutes choses dans la lumière. Il raie, d'un trait de lumière, le verbe *fermer*, comme celui-ci le fait pâlir, vain coquelicot annulé sur l'image des yeux clos. Espoir, ou désespoir ? lumière, ou noir absolu ? triomphe, ou déroute du regard ? Vaines questions. Reste l'esprit, qui lit et lie, qui n'a de cesse qu'il relise et relie, libre, ceci à cela, l'œil ouvert à l'œil aveugle, la présence à l'absence — pourvu qu'il ait la force d'être et de demeurer qui il est : ni l'un ni l'autre ; d'être celui qui n'est rien ; celui qui n'est pas.

L'esprit, comme l'image, qui est le lieu commun des esprits, ne prend pas parti. Lisant, il construit-détruit. C'est à coup de barbarismes, de mots violentés, que s'élabore le paradigme d'un langage purement transparent, perméable à tous les esprits. D'où

l'inutilité de l'écriture fonctionnelle, prosaïque ou *pro domo* : un choix, sans cesse renouvelé (toujours imprévisible), de ne pas « réussir sa vie » selon la définition des pouvoirs et des contrepouvoirs. Et tout le reste ne signifie rigoureusement rien. Car si les mots, tous les mots, appartiennent au premier et au dernier venus, c'est avec et dans le langage le plus suspect, le plus louche, le plus faux (violenté) que nous trouvons le début d'un cheminement (étroit) vers la vérité (si simple) en dessous des certitudes établies, et admirable même si elle n'existe pas (pas encore).

Cette page insérée au corps du poème est pourtant bien de prose. Mais c'est l'intelligence, non l'esprit, qui distingue la prose, de la poésie, comme l'absence, de la présence, l'œil fermé, de l'œil ouvert, et l'En dessous, de l'Admirable. C'est de l'intelligence que vient tout le mal. Il faut compter avec elle, il faut ruser avec elle : *l'En dessous l'admirable*, avec ses pages de prose et ses mouvements lyriques, sa descente aux Enfers et sa remontée vers le ciel de l'esprit, sera un poème didactique.

Ruser, c'est, espoir et désespoir confondus, sur des chemins dont nul n'est tracé, tenir le mouvement, parce qu'il

promet, au cœur du langage le plus écarté, le renversement du barbarisme, l'établissement (l'espace d'un instant) du paradigme : l'En dessous, l'espace d'un instant, *est* l'Admirable.

Un moment fulgure mais
 immobile comme
 les arbres qui tant nous aiment
 au long des trottoirs maculés
 de feuilles larmes larges
 sur simulacres de visages
 un moment déchire doucement
 l'immobile de l'âme lasse
 tant l'hiver est lourd à l'épaulement d'un ciel
 accumulé de gris de blancs de cendres
 échaudées
 rides où coulent les yeux du chiendent

Transposée sur un autre registre, qui a son rythme propre (entre prose et poésie, la différence est de simple mesure, de cadence), l'idée est à peine plus prosaïque — l'est peut-être moins encore :

Quelques sons nés en dessous du prévisible m'occupèrent une saison ou deux, histoire de me dévoiler par fragments successifs un visage si méconnu qu'il en avait l'air inconnu.

L'admirable ne surgit pas au coin de l'éclair. Par pénombres il se rend manifeste, sans gêne aucune, et sans parade — mais pudique, le cœur aux lèvres sous apparence d'un sourire né de douleur. Et il nous aime. Avec le temps qu'il faut, le temps qu'il fait. Et puis il meurt. Comme l'instant. Pour renaître ailleurs.

Alors on se souvient.

On s'emploie, chaque jour, à bâtir une patrie, une vraie, une école de libertés buissonnières.

Le Lieu commun est tout le contraire de l'attendu. Il est l'enfant du hasard ; il surgit du non-être et y retourne (disait Mallarmé). Loin d'être vérité ou image reçue, il est le fruit de l'incertitude et du non-savoir. Et la liberté n'est point faculté de choisir entre deux voies tracées, deux vérités également établies. Elle est pouvoir pur de décision — décision que ne détermine nulle évidence extérieure : décision d'avancer, dans

le noir, parce que le mouvement est obscurément perçu comme Bien, et l'immobilité, comme Mal absolu.

J'écris, je commence à écrire, je vis, je commence à vivre, au moment précis où je cesse de savoir comment l'on doit, comment l'on peut être écrivain, ou simplement homme parmi les hommes. *L'En dessous l'admirable* est tout entier, non point réponse, ni même question (l'ouvrage se situe hors de toute problématique), mais mise en œuvre de ce dilemme :

Vivre mourir c'était le même mouvement.

C'est peut-être aussi, fondé sur une éthique de l'écriture, le premier traité québécois de philosophie ; le premier traité de philosophie québécoise. Car, être Québécois, aujourd'hui, où l'espérance semble avoir fermé tous ses yeux, c'est aussi bien n'être pas. Jacques Brault, qui appartient à une génération presque silencieuse, dit une seule chose, tout juste intelligible ; le contraire, en tout cas, de ce qu'un chacun voudrait entendre : c'est dans le non-être, dans l'extrême pauvreté, dans les marges de l'existence, qu'il faut chercher le Lieu commun, l'espace du Désir.